Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 107 (1962)
Heft: 11

Artikel: Stalingrad... une plaisanterie!
Autor: Léderrey, Ernest
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-343130

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 01.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

107e année No 11 Novembre 1962

REVUE MILITAIRE SUISSE

Rédaction-Direction: Colonel-brigadier Roger Masson
Rédacteur-Adjoint: Colonel EMG Georges Rapp
Administration: Lt-colonel Ernest Büetiger
Editeurs et expédition: Imprimeries Réunies S. A., av. Gare 39, Lausanne
(Tél. 23 36 33 — Chèq. post. II 5209)
Annonces: Publicitas S. A., succursale, rue Centrale 15, Lausanne

ABONNEMENT: **Suisse:** 1 an Fr. 14.— ; 6 mois Fr. 8.—
Etranger: 1 an Fr. 17.— ; 6 mois Fr. 9.—

Prix du numéro: Fr. 1.50

Stalingrad... une plaisanterie !

« Dis-tin-guons ! Messieurs les étudiants ! » articulait le professeur de Roguin, tandis qu'il fendait l'air de son coupe-papier, pour mieux faire comprendre la nécessité de distinguer « *l'histoire sacrée* et *les sacrés historiens* ».

Le désir de faire sensation incite parfois ces derniers à rechercher l'originalité plutôt que la véracité. La guerre sur le front russe en offre deux exemples.

Le premier est relatif à l'*agression de la Finlande* en 1940. « Etonnés de voir la *minuscule Finlande* tenir en échec, durant quatre mois, la *gigantesque Russie* — comme si le théâtre des opérations s'était prêté à l'engagement de toutes les forces soviétiques — certains esprits subtils en vinrent à suggérer que Staline aurait étalé sa faiblesse pour masquer sa force, sacrifié des milliers d'hommes à seule fin d'induire Hitler en erreur. C'est absurde : quatre mois après l'accord de Moscou, destiné à retarder l'attaque allemande, il n'y avait aucun intérêt à la hâter. Staline, c'est plus probable, voulut profiter de la menace que ses alliés, encore intacts, exerçaient à l'ouest du Reich : mal renseigné, il pensait pouvoir

achever rapidement son entreprise et mit trop de hâte à l'improviser. »

Si nous reproduisons ce passage [1], c'est qu'il rappelle une ruse du même genre, prêtée à Staline, pour induire en erreur, cette fois-ci... les Américains, les engager à accélérer leur intervention, à créer ce second front que les Russes, il est vrai, réclamaient à cor et à cri.

Selon un communiqué de l'A.F.P., daté de Dallas, et reproduit, les 7 et 9 août 1962, par *La Nouvelle Revue de Lausanne*, le général Edwin Walker, ancien commandant de la 24e div. américaine en Allemagne, aurait déclaré : « Le siège de Stalingrad n'était qu'une plaisanterie montée... pour que les Américains prennent la Russie en pitié. »

Cette « vérité sur Stalingrad » aurait été portée à la connaissance du Département de la défense, il y a 12 ans, par le général John O'Daniel qui fit partie pendant deux ans de la mission militaire américaine à Moscou. « D'après tout ce que j'ai vu et entendu, aurait-il consigné dans son rapport, *les Allemands n'ont jamais véritablement attaqué*, se bornant à faire intervenir leurs troupes au fur et à mesure de leur arrivée, ce qui est le plus sûr moyen de se faire massacrer... Jamais plus de trente mille Allemands n'avaient attaqué Stalingrad et n'avaient lancé que trois assauts directs contre la ville. »

Cette surprenante assertion est réfutée par le colonel russe Zamiatin. Il a « calculé que, durant la seule période de fin août au 19 novembre 1942, les Allemands auraient lancé :

— 4 attaques générales, menées durant plusieurs jours par au moins 10 div. et 400 à 500 chars,
— plus de 50 attaques de 2 à 3 div. et 200 chars,
— au moins autant d'attaques de 1 div. et de 60 à 70 chars,
— plus de 120 attaques exécutées par des régiments, sans compter une multitude d'entreprises de moindre importance. [2] »

---

[1] Extrait, comme plusieurs autres, de notre ouvrage sur *La défaite allemande à l'Est. Les armées soviétiques en guerre de 1941 à 1945*, paru chez Lavauzelle, Paris, en 1951.

[2] Ouvr. cité.

Tel serait le bilan de « la plaisanterie montée par les Russes ».

Avant d'aller plus loin, relevons dans les articles mentionnés plus haut, deux versions contradictoires. Selon la première (7 avril), le général O'Daniel aurait confirmé celle du général Walker. Dans la seconde (9 avril), « il a déclaré qu'il ne se souvenait pas avoir tenu les propos que lui a prêtés ce dernier... A son avis, les Allemands avaient mal conduit leur offensive et les Soviets auraient diablement bien défendu la ville ».

Cette conclusion, loin d'être secrète, est devenue une vérité de La Palisse. On ne voit pas en quoi elle autorise un général — fût-il à la tête d'un mouvement anticommuniste aux Etats-Unis — à présenter le drame de Stalingrad comme une plaisanterie. Admettre par ailleurs qu'elle aurait été « montée par les Russes », en d'autres termes, que l'objectif de la seconde offensive allemande aurait été choisi par ces derniers, serait absurde.

Pas n'est besoin, pour en faire la preuve, de remonter à l'origine du plan de l'O.K.H. Bornons-nous à rappeler que l'occupation, en juillet, de la Crimée, du bassin du Donetz, et, sauf la boucle Kalatch-Kletskaia, de celui du Don, avait privé les Russes de précieuses ressources industrielles et agricoles, perte que la prise de Stalingrad eût encore aggravée. Nul, mieux que Hitler ne va le faire comprendre. Le 8 novembre, repoussant, devant une volée de jeunes officiers, l'accusation de ne s'acharner contre le « Burg Stalin » que par amour-propre : « Je veux arriver à la Volga, s'écrie-t-il, à Stalingrad, non à cause du nom que porte cette ville, mais parce que, à cet endroit, on coupe un trafic de 30 millions de tonnes, dont près de 9 millions de pétrole. Parce que, là, viennent se rassembler toutes les céréales de la région de l'Ukraine et celles de la région du Kouban, pour être transportées vers le nord. C'est là qu'arrive le minerai de fer. C'est cette gigantesque plaque tournante que je veux prendre [1]. »

---

[1] Ouvr. cité.

Un fait surprend dans ce panégyrique. Si le Fuehrer y insiste sur les *raisons économiques* qui l'engagent à prendre Stalingrad, il ne fait aucune mention de l'*importance stratégique* de ce *débouché*, sur lequel les renforts soviétiques, couverts par le Don moyen, pouvaient aisément converger. Tant que ce débouché ne serait pas conquis, à *tout le moins barré*, il ne fallait pas songer à mettre la main sur le pétrole du Caucase. Cette entreprise, le Fuehrer la passe sous silence. Et pourtant, le 8 avril déjà, n'avait-il pas confié à Mussolini que « la *crise calamiteuse* (verhängnisvolle) *du carburant* serait bientôt conjurée ? »[1] C'était avouer l'existence de cette crise que tout retard dans l'envahissement du Caucase — en donnant aux Russes le temps d'y parfaire la destruction des gisements et des installations pétrolifères — devait aggraver.

Le lendemain, le plus rapproché de ces gisements, Maikop était occupé, mais déjà rendu inutilisable. La 1re Pz.A. avait poussé au sud du Caucase. Ironie du sort, dès le 25 août, elle s'y trouva immobilisée sur le seuil des plus importants, ceux de Mozdok et de Grosnyi... faute de carburant. Le même jour, à l'autre extrémité, la 6e A. avait réussi une percée du Don sur la Volga, au nord de Stalingrad.

Avant d'en arriver là, Hitler avait tergiversé et, par ses interventions intempestives, bouleversé le plan initial de l'O.K.H. Convaincu, malgré l'évidence[2] que les Russes étaient à bout de souffle, il ne put se résigner à suspendre l'invasion du Caucase jusqu'à la prise de Stalingrad ou à se borner à barrer ce débouché pour couvrir la mainmise, urgente, sur le précieux carburant.

Pour avoir chassé deux lièvres à la fois, le Fuehrer a provoqué la capitulation de Stalingrad et l'évacuation du Caucase.

---

[1] Ouvr. cité.

[2] Selon Krylov, ouvr. cité, en date du 12 septembre, les Soviets auraient eu deux fois plus de chars et trois fois plus de canons lourds autotractés que les Allemands... Dans la région de Stalingrad, leur puissance de feu aurait été cinq fois plus forte.

Nous en savons suffisamment pour conclure.

Stalingrad, pour des milliers de combattants des deux partis, fut un enfer. C'est injurier leur mémoire que d'en faire une plaisanterie.

Colonel Ernest LÉDERREY

Les fusées de nouvelle « Génération »

Depuis plusieurs années, les satellites et la navigation spatiale débutante ont éclipsé les fusées aux yeux de l'opinion publique. Les succès, demi-réussites et échecs ont été suivis avec un vif intérêt. La compétition a été ardente entre les deux super-grands, d'abord à l'avantage des Soviétiques qui avaient bénéficié des résultats obtenus par les Allemands à Peenemünde, le principal centre d'essais sur l'île d'Usedom en Baltique. Les Russes étaient arrivés à 12 000, 13 000 et 13 500 km durant leurs tirs dans le Pacifique; et finalement les Américains, comme on s'en souvient, avaient atteint dans l'Atlantique-Sud, au-delà de Sainte-Hélène, du Cap et près de l'Ile du Prince-Edouard des portées de plus de 14 000 km de Cap-Canaveral. C'est maintenant presque de l'histoire ancienne.

Dès lors, une évolution en profondeur, peut-on dire, s'est accomplie. Les Américains — comme les Russes sans doute — étaient allés au plus pressé. Très rapidement, ils avaient doté tous les échelons de leurs forces d'engins appropriés. Ils commencèrent par les plus petites portées, de quelques centaines de mètres, puis atteignirent le kilomètre. Ils passèrent rapidement à des trajectoires de plusieurs centaines de kilomètres, jusqu'au millier, limite tactique d'aujourd'hui. Alors, la compétition se hissa au domaine stratégique. Tout d'abord